

Mariapia Veladiano

J'ne suis pas handicapée. Du coup, j'fais même respirer. Chaque pièce du p et l'olice j'stu un peu trop à g ou un peu trop à droite, plus courte ou longue ou plus grande que ce à quo s'attend. Inutile d'en faire l'inventaire ne rend pas. Pourtant, de temps en te quand je veux me faire du mal, je me p devant la glace et en passe quelques de ces pièces en revue : les cheveux no rêches comme ceux de certaines po d'autrefois, le gros orteil camus qui par se tordre en virgule avec l'âge, la bo trop fine qui penche à gauche dans

La vie à côté



LA COSMOPOLITE
Stock

Mariapia Veladiano



© D.R.

Après des études de philosophie et de théologie, **Mariapia Veladiano** est aujourd'hui professeur de lettres à Vicenza. *La vie à côté* est son premier roman. Véritable succès en Italie, il a été récompensé du **prix Calvino** en 2010.

Résumé :

Rebecca est laide. Extrêmement laide. Elle vit, avec prudence et en silence, aux côtés d'un père, médecin et trop absent, et d'une mère qui « a pris le deuil à sa naissance ». Rebecca se tient elle aussi hors du monde, élevée par la sainte et tragique servante Maddalena. C'est sans compter sur l'impétueuse tante Erminia, qui décide de l'initier au piano. Rebecca va dès lors concentrer sa vie entière dans ses mains...

Une autre vie est possible, un autre langage, une vie à côté. Un premier roman bouleversant de subtilité et de pudeur.

Traduit de l'italien par Catherine Pierre-Bon

Premier roman

EAN : 9782234071780 - EAN (Version Numérique) : 9782234075788

Stock

LA COSMOPOLITE

Mariapia Veladiano

La vie à côté

roman

Traduit de l'italien
par Catherine Pierre-Bon

Stock

Un

Une femme laide n'a pas le recul nécessaire pour raconter sa propre histoire. Il lui manque une vision d'ensemble. Une certaine objectivité. Elle la raconte de l'angle où la vie l'a contrainte, par la brèche que la peur et la honte n'ont laissée entrouverte que pour pouvoir respirer, pour ne pas mourir.

Une femme laide est incapable d'exprimer ses propres désirs. Elle ne connaît que ceux qu'elle peut se permettre. En toute honnêteté, elle est incapable de dire si elle préférerait une robe moulante rouge carmin, au décolleté de velours, à la robe bleue, parfaitement passe-partout qu'elle porte lorsqu'elle va au théâtre – ce théâtre où elle choisit systématiquement le dernier rang, arrivant à la dernière minute, juste avant que l'on n'éteigne les lumières, et toujours en hiver, pour mieux se cacher sous son chapeau et son écharpe. Elle ne sait pas non plus si cela lui plairait de manger au restaurant,

d'aller au stade, d'accomplir le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, de se baigner à la piscine ou au bord de la mer. Le choix qui s'offre à une femme laide est tellement limité qu'il en étouffe le désir. Car il ne s'agit pas seulement de tenir compte de la saison, du temps qu'il fait ou de l'argent, comme pour tant d'autres, il s'agit de vivre en permanence sur la pointe des pieds, en équilibre sur la crête du monde.

Je suis laide. Vraiment laide.

Je ne suis pas handicapée. Du coup, je ne fais même pas pitié. Chaque pièce du puzzle est à sa place, juste un peu trop à gauche ou un peu trop à droite, plus courte ou plus longue ou plus grande que ce à quoi l'on s'attend. Inutile d'en faire l'inventaire : ça ne rend pas. Pourtant, de temps en temps, quand je veux me faire du mal, je me plante devant la glace et passe quelques-unes de ces pièces en revue : les cheveux noirs et rêches comme ceux de certaines poupées d'autrefois, le gros orteil camus qui a fini par se tordre en virgule avec l'âge, la bouche trop fine qui penche à gauche dans une triste grimace chaque fois que je m'essaie à sourire. Par contre, je suis très sensible aux odeurs. À toutes les odeurs, comme les animaux.

Je suis née ainsi. Beau comme un enfant, dit-on. Eh bien, non. Je suis une insulte à mon espèce, à commencer par le genre féminin.

« Si au moins c'était un homme », murmura un jour ma mère à on ne sait qui, surgissant soudain derrière moi. Elle ne parlait que deux à trois fois la semaine, sans préambule, et jamais à quelqu'un en particulier.

Une chose est sûre, elle ne parlait pas à mon père. Lui, en revanche, essayait. Il lui parlait de son travail, de moi, de ce qui se passait en ville, lui transmettait le bonjour de leurs amis, enfin de ceux qui restaient.

Ma mère a pris le deuil à ma naissance. Sa féminité s'est desséchée aussi rapide et cruelle que le ricin de Jonas, du jour au lendemain.

Une fois rentrée de l'hôpital, elle n'a plus quitté la maison, plus jamais. Au début, elle a reçu de nombreuses visites, par amitié, ou par courtoisie, sans parler de la curiosité de certaines connaissances, mauvaises langues pétries de superstition : Seigneur quel laideron, mieux vaut que ça t'arrive à toi qu'à moi. Elle restait assise sur le divan blanc du salon, vêtue de noir. Difficile de dire où elle s'était procuré ces jupes et ces pull-overs, elle qui s'habillait en vert et en bleu depuis toute petite.

Moi, j'étais dans mon berceau et les invités devaient refermer la porte de la chambre derrière eux lorsqu'ils venaient me voir. Ma mère se tenait à l'abri des médiances. La pauvre ! Quel malheur ! Du reste, il y a cette histoire de tare ! Oui, mais ce n'était pas la même chose ! Bah, allez savoir ce qu'elle lui a raconté ! Elle vient de la campagne ! D'une famille de paysans. Ils ont tôt fait de cacher une chose pareille, là-bas. Le sang ne pardonne pas. Mentalement, elle est normale au moins ? Quand on pense qu'ils sont si beaux tous les deux !

Mon père est très beau : grand, les cheveux foncés, le teint mat, deux yeux noirs si profonds que l'on ne peut que leur donner son âme. Pour ma mère, je ne

sais pas. On dit qu'elle était très belle avant. Je ne la regardais pas souvent, et toujours en cachette, quand j'étais sûre qu'elle ne me voyait pas. Je craignais son air absent. Elle ne me regardait pas non plus, et Dieu seul sait combien j'avais à la fois peur et envie qu'elle le fasse, et pas uniquement pour voir si quelque chose avait changé entre-temps, si les prières désespérées qu'elle adressait au début à un dieu toujours plus lointain avaient engendré *le* miracle.

En réalité, elle ne croyait pas vraiment au miracle, à cause de la tare dans sa famille. Aujourd'hui, je sais qu'il s'agit d'une petite tare. Insignifiante. Qui n'affecte ni l'esprit, ni le visage, ni la beauté, ni la vie. Mais ils en parlaient tout bas comme d'une tragédie. De temps en temps, naissait un « pauvre malheureux », comme on disait. Au hasard. Ça venait comme ça venait, à la grâce de Dieu, comme une pierre tombée des mains d'un jongleur, là-haut dans le ciel, amen.

« On n'échappe pas à la tare », dit-elle un jour au déjeuner, le nez dans son assiette à dessert en porcelaine blanche. La petite cuillère qu'elle a dans la main claque violemment sur la table et fait trembler la gelée de fraises dont l'odeur me saisit tout à coup, écœurante.

Elle avait pourtant essayé d'y échapper, épousant un homme beau, jeune, sain, issu d'une famille saine depuis des générations, d'aussi loin que l'on s'en souvienne. Aucun enfant avec des doigts en trop caché toute sa vie dans l'étable, confié à de fidèles serviteurs, finissant par mourir dans de mystérieuses circonstances, au grand soulagement de tous.

On parlait de six, sept doigts à chaque main, et de plus encore pour les pieds. D'enfants croisés avec des animaux, avec les araignées qui s'avançaient par surprise la nuit et que l'on retrouvait à côté de soi, silencieuses. Autant de peurs faites corps et pattes à notre grand dam.

C'est ainsi que j'étais née. Par surprise, après une grossesse enchanteresse, sans nausées, sans lourdeurs. Légère, ma mère m'avait portée comme un jouet dont elle savait prendre soin. Elle évoluait dans des vêtements bleu et turquoise. Comme ses yeux océan, disait mon père.

– Comment sont les doigts ? demande-t-elle au terme d'un accouchement pendant lequel elle a respiré poussé, respiré poussé, respiré poussé, sa main dans la main de mon père.

– Les doigts ? Ah, eux... parfaits, répond la sage-femme, effarée que face à un tel désastre on se préoccupe des doigts.

– Une fille ?

– Une fille.

– Je veux la voir, dit ma mère qui se sent encore mal assurée sur le fil du bonheur et a peur de tomber.

La sage-femme ne sait pas quoi faire : elle tient dans ses mains ce candidat maladroit à l'espèce humaine qui lui a embrouillé l'esprit.

– Elle ne pleure pas, bredouille-t-elle. Je l'emmène en pédiatrie.

Et elle s'enfuit avec l'avorton tout nu que je suis enveloppé dans le drap vert de l'accouchement, suivie de mon père qui ne voit toujours pas pourquoi il a

joué au mari et pas au médecin comme le voulait ma mère et n'a pas lâché sa main, mais qui, en bon gynécologue, a compris qu'une chose épouvantable vient de se produire.

Je sais tout et bien plus encore grâce à tante Erminia, la sœur jumelle de mon père.

– Je suis moi-même une bizarrerie de la nature, répond-elle le jour où je lui demande ce que signifie cette expression que l'on murmure autour de moi. Tu vois ? Le portrait craché de ton père, mais en femme. Les médecins disent que c'est impossible que je ne ressemble qu'à lui, car nous venons de deux ovules différents, ça ne fait aucun doute. Pourtant, nous avons la même tache en forme de croissant de lune, là derrière, tu vois ?

Et d'incliner son long cou vers moi, relevant ses cheveux noirs.

– Et trois plus petites, tout près l'une de l'autre, ici. (Et de soulever son tee-shirt pour me les montrer, à côté de son nombril moelleux au parfum de talc et de calendula.) Nous ne sommes qu'un, mais divisé en deux.

Et elle rit d'un rire sonore qui me plaît et me fait peur.

Ma mère fut autorisée à me voir le lendemain de ma naissance. Elle ne dit rien. Elle regardait cette erreur, ma tête tordue, les traits cruels qu'elle avait engendrés. Elle ne me prit pas dans ses bras, personne n'osa lui proposer de m'allaiter.

Quand elle décida de ne plus recevoir de visites, mon père m'emmena dans son cabinet. Je restai plusieurs

mois reléguée au vestiaire des femmes, dans le landau jaune d'or qu'elle avait préparé avant ma naissance en imaginant les promenades sous les arcades du corso Palladio jusqu'à la piazza dei Signori, et peut-être, quand il ferait plus frais, sur la colline de Monte Berico pour remercier les Sept Saints Fondateurs et la Madone de tant de bonheur.

Toutes les quatre heures, l'infirmière qui assistait mon père me donnait le biberon et me cajolait, me caressant la tête comme on caresse les chiots et les chatons. Au début, il la réprimandait pour ce geste, sur un ton qui se voulait détaché, comme il le fait toujours pour ne pas blesser. Puis, il abandonna.

En un sens, c'était un lieu sûr car seules les patientes passaient par là. Elles adoraient mon père pour ce mélange de complicité et de familiarité qui naît du partage de notre intimité. Pendant quelque temps, grâce à une sorte de propriété transitive, j'eus droit moi aussi à une part de cette adoration. Mais cela ne dura pas : mon père réalisa qu'il était en train de perdre ses patientes enceintes, lesquelles voyaient dans mes formes bestiales la représentation cruelle de leurs propres peurs.

– Je pense qu'elle devrait aller à la maternelle, dit tout à coup tante Erminia un soir, au dîner ; j'avais dans les trois ans à l'époque.

Elle n'habitait pas avec nous, mais depuis ma naissance, elle venait tous les jours. Elle s'échappait du conservatoire où elle enseignait le piano pour accourir à la maison où elle s'occupait de tout : organisation du travail de la bonne quand il y en avait une ou tenue

de la maison quand il n'y en avait pas, ce qui était presque toujours le cas.

En réalité, elle passait la moitié de son temps à recevoir et à éliminer les postulantes : « Trop jeune, elle vient pour faire les yeux doux à ton père », « Voix trop perçante, manque d'harmonie », « Trop sévère, elle nous traite comme des recrues ». Elle était exigeante, à cause de moi, disait-elle. Elle cherchait quelqu'un qui m'aimât vraiment. De temps en temps, elle croyait avoir trouvé et l'heureuse élue était alors engagée en toute solennité. Mais cela ne durait pas, elles partaient les unes après les autres sous un prétexte quelconque. Une fois, l'une d'elles resta un peu plus longtemps. Le jour où elle démissionna, elle eut une phrase très proche de la vérité : « Il y a trop de souffrance dans cette maison. »

Dans mon souvenir, elle n'en finit pas cette discussion sur la maternelle.

– Rien ne presse, répond mon père.

– Elle a besoin de fréquenter d'autres enfants, insiste tante Erminia.

– Pas encore... (Mon père me regarde.) Il faut lui laisser un peu plus de... de temps. Dans un an ou deux, elle sera assez grande pour aller en primaire.

– Les petits sont plus accueillants. Ils ont une âme neuve et leur regard est encore vierge ! S'ils se lient d'amitié, ce sera pour toujours.

L'appréhension la pousse à souligner chaque phrase d'un geste un peu théâtral.

Je suis la discussion, ma vie suspendue à un fil. Je sais ce qu'est la maternelle, tante Erminia m'a parlé de

ce paradis regorgeant de jouets et d'enfants où l'on peut crier et courir. Je ne vois pas quels sombres dangers craint mon père et ils ne m'intéressent pas, je sens que je peux les affronter.

– La petite reste à la maison, dit ma mère sans préambule, en détachant les mots.

Et tandis que tout le monde se tourne vers elle, elle chasse on ne sait quelle mouche de la main, tout en continuant à manger, les yeux rivés sur son assiette.

On ne reparla plus jamais de la maternelle.

En effet, alors que j'avais environ un an, on avait engagé une femme qui m'aimait bien et c'était mon père qui l'avait trouvée.

Maddalena était l'une de ses patientes. Il l'avait suivie jusqu'à ce qu'elle donne naissance à deux beaux enfants aux cheveux roux et à la peau claire qu'elle avait perdus dans un accident quelques années plus tard, en même temps que son mari.

– Elle est aussi déprimée qu'un bradype dans une baignoire, dit tante Erminia exaspérée, allongeant la main devant elle comme pour éloigner une vision effroyable. Ça ne va pas aller.

– Essayons, répond mon père tranquillement.

Et Maddalena resta.

Moi, je la trouvais très belle. Elle laissait derrière elle un sillage léger, parfum de brouillard dans la plaine. Elle avait les cheveux roux elle aussi et les larmes qu'elle versait sans compter du matin au soir se confondaient sur son visage avec les taches de rousseur.

« N'oublie pas d'essuyer ceux-là, lui dis-je un jour en touchant les petits points sombres. » Et elle d'éclater de rire, agitée de rapides soubresauts la secouant de la tête aux pieds.

Elle m'aima aussitôt, mue par un élan irrépressible. Ma nature faisait naître en elle le besoin absolu de me protéger, un besoin qu'elle aurait voulu reporter sur ses chers disparus qu'elle n'avait pu protéger du mal.

– Elle pisse les larmes comme le sang par une artère ouverte. (Tante Erminia cherche des comparaisons extrêmes pour persuader mon père.) Elle nous la vide cette gamine ! Et d'un grand geste des mains, elle accompagne un torrent imaginaire dévalant une pente.

– Elle l'aime comme elle peut. La petite a besoin d'une figure... affective. (Mon père choisit ses mots pour ne pas manquer de respect à ma mère même en son absence.) Affective active, pour être précis. Et Maddalena remplit ce rôle.

Maddalena me chouchoutait et m'apprenait à faire des gâteaux, à battre les œufs et le sucre jusqu'à ce qu'ils soient blancs et moelleux comme la crème Chantilly, à monter les blancs en neige au bain-marie d'un geste ample et harmonieux comme la mer qui se gonfle.

– Comme la clef de sol, intervient tante Erminia, à moitié contente et à moitié jalouse de notre intimité. Et de dessiner la clef dans l'air.

Tante Erminia n'était pas maternelle, mais elle était pleine de vie, une artiste. Elle était sans mari mais ne semblait pas sans hommes.

– Combien de pèlerins à la fête des Oto¹ ne demanderaient qu'à l'épouser ! s'esclaffe Maddalena s'exprimant avec la liberté de qui a renoncé pour toujours à ce genre de préoccupations.

– Parlons-en, des hommes à la fête, sur la colline de Monte Berico, ce ne sont que traîtres et rufians ; à se laver de leurs péchés dans les jupes des moines au cas où, l'interrompt tante Erminia, et c'est ça que vous voudriez me faire épouser ?

Et elle rit, la tête renversée en arrière, les cheveux oscillants telle une promesse incertaine.

C'était en effet une très belle femme. Comme mon père, elle avait le don de n'exister que pour ceux qui étaient en face d'elle. Elle plongeait ses yeux noirs et profonds dans les leurs et aussitôt ils se sentaient quelqu'un. Elle parlait peu mais lorsqu'elle parlait, on aurait dit qu'elle révélait un secret ou que les choses arrivaient grâce à elle.

« Aujourd'hui, on change la couleur de la cuisine ! » Et de déposer sur la table deux pots de peinture jaune.

« On grimpe à Monte Berico. Allez, chaussures basses et que ça saute ! » Et de me pousser dehors sous les yeux de ma mère qui ne répondait pas à son bonjour.

Je ne sortais que le soir : avant le dîner en hiver, après le dîner en été. J'ai compris très tard que ma tante attendait l'obscurité. J'étais recluse sur ordre de ma mère, sortir était un tabou gravé, invisible, sur l'élégante pierre marmoréenne des murs de la maison, un

1. Fête patronale de la ville de Vicence. (N.d.T.)

tabou sur lequel s'accrochait ou glissait ce reste de vie qui l'habitait encore.

Nous empruntions la rue entre les deux fleuves, à peine éclairée et déserte. L'odeur des algues changeait avec les saisons : douceâtre en été, plus âpre en hiver. Puis nous montions à Monte Berico par les escaliers ou bien par le bas, en longeant les arcades. Toujours au pas de course, courant à perdre haleine jusqu'à l'esplanade, tout en haut, pour regarder la ville en contrebas.

– Elle est immense, dis-je un soir en indiquant la silhouette sombre des immeubles en construction à mes pieds. Comment font les habitants pour retrouver leur maison ?

– Il suffit d'avoir un point de repère.

Et tante Erminia me demande d'aligner mon regard sur son index qui indique la basilique palladienne au dôme vert, gonflé comme un ballon, sur la piazza dei Signori, ou se pose sur la façade de San Lorenzo, ou sur la tour Bissara, « qui un jour ou l'autre s'écroulera comme un tas de cacahuètes ».

– Tu m'emmèneras la voir un jour ?

– On voit mieux d'ici.

Parfois, son doigt s'arrêtait sur une demeure dont elle me racontait l'histoire, où venaient se mêler les amours clandestines des propriétaires, la mort mystérieuse de domestiques et de témoins gênants, les largesses d'un descendant plus généreux, les alliances heureuses, les faillites catastrophiques.

« L'Histoire n'est que commérages de grand cru, souviens-toi de cela », me disait-elle en riant, tandis

que le parfum de ses cheveux m'enveloppait et me coupait la respiration.

Elle connaissait chacune de ces demeures. Avec le temps, je finis par apprendre que dans chacune d'elle, elle avait un ami, un admirateur. Elle attirait les hommes avec la beauté exacerbée de sa peau mate qui évoquait une sensualité exotique, ses cheveux longs d'adolescente, son rire qui explosait comme une fête. Et avec la musique. Ce n'était pas une virtuose, tante Erminia, d'ailleurs rares étaient ceux qui l'écoutaient quand elle jouait. Sa musique était de celles que l'on regarde. Certains critiques se montraient sévères, ils disaient qu'« au-delà de l'éblouissement provoqué par la présence physique de la concertiste demeurerait la pratique d'une dilettante ayant reçu une bonne formation », comme elle me le lut un soir en riant. Le public, quant à lui, l'adorait, et dans notre province, c'était une célébrité.

Lorsqu'elle parlait, tante Erminia agitait les mains dans les airs, on aurait dit un chef d'orchestre dirigeant un ensemble harmonieux de mots qui auraient remplacé les notes. Elle avait des mains parfaites, de longs doigts fins qui s'ouvraient pour expliquer un concept important, se refermaient sur un poing nerveux pour souligner une idée, fendaient l'espace d'un trait horizontal devant les yeux pour clore un raisonnement. On s'émerveillait à les regarder et quand elle jouait, ils se déplaçaient si légers sur les touches du piano que l'on se demandait si les cordes n'étaient pas mues à distance par quelque magie.